

L'art de devenir vieux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 36

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Désastre causé par une avalanche,

AUX ORMONTS

vers le milieu du siècle dernier.

Un de nos abonnés a bien voulu nous communiquer les lignes suivantes, extraites d'un ancien registre de la cure d'Ormont-dessus.

« Le vendredi septième février 1749, environ une heure avant le jour, il descendit de la montagne de la Dyss une effroyable quantité de neiges, qui a renversé tous les bâtiments qui se sont trouvés sur son passage, de sorte que toutes les maisons du Lavanchy, à la réserve de trois, qui étaient du côté d'orient, jusqu'en Chevril, tous les bâtimens de la Gergillon, de la Bessonerie, tous ceux qui étaient en-dessus et en-dessous du grand chemin, vis à vis de ces endroits là, jusqu'à la maison du Sr Joseph Favre, où elle s'est arrêtée, ont été écrasés ou emportés.

Il y a eu cinquante deux bâtimens, en tout, qui ont été détruits, cinquante pièces de gros bétail, qui ont périés, et quinze personnes, dont le nom est cy dessous, ont eu le malheur de perdre la vie, par cet effraiant accident, et 17 ont heureusement échappés.

Le Sr Abraham Isabel, de Jean.

Susanne Girod, femme du prédit Abraham Isabel.

Le Sr Jean Dormont, du Lavanchy, et Jeanne Michaud sa femme.

Magdelaine Roulier, veuve de Pierre Favre, de la Fontaine, Jean et Pierre, ses deux fils. Le troisième nommé David, qui était avec eux n'est pas mort.

Susanne veuve de Jean Jaquerod, de la Siaz,

Susanne Pernet, femme de Jean Gallaz, de la Gotrausaz. Le dit Jean Gallaz, avec deux autres enfants, Emmanuel et Magdelaine, ont été préservés.

David Pichard, du Plan, qui demeurait à la Bessonerie ; David et Esther, ses deux enfants.

François Isaac Gillièron, de Vevey, qui était un jeune garçon que le dit Pichard gardoit.

Marie Busset, femme d'Abraham Jaquerod, des Bovets ; elle fut trouvée vi-

vante avec son mary et sa fille, le samedi suivant 8^e février, étant tous trois pris et ensevelis sous un tas de bois et de neiges, de la hauteur d'environ 12 pieds, la mère mourut le lendemain au matin, le père et la fille sont aujourd'hui bien portants, quoiqu'ils aient de grandes meurtrissures. Ils ont restés dans ce sepulchre environ 36 heures. »

Nous trouvons dans le dictionnaire de MM. Martignier et de Crousaz la note suivante qui rappelle cette catastrophe :

« LAVANCHY, hameau de la commune d'Ormont-dessous, au N.-E. de *Vers-l'Eglise*. Il tire son nom des *lavanges* ou avalanches auxquelles il est fort exposé, et qui l'ont détruit plusieurs fois, notamment en 1749, où 32 maisons furent emportées.

Placé sur la partie inférieure d'une côte très raide qui ne porte ni arbres, ni rochers saillants propres à arrêter le glissement des neiges, le hameau est toujours exposé à être balayé par l'avalanche, dans certains moments de l'hiver. Aussi les habitants sont-ils constamment sur le qui-vive et appliqués à prévoir le moment du danger. Aussitôt qu'ils aperçoivent les signes précurseurs de l'avalanche, ils se hâtent d'émigrer avec leurs bêtes, même dans la nuit, et vont se réfugier dans les maisons qu'ils possèdent sur le revers opposé, de l'autre côté de la rivière, où ils se trouvent à l'abri du fléau. Malgré l'insécurité de ces hameaux, ces montagnards s'y sont affectionnés et y reviennent toujours. »

L'Agence Havas.

Tout le monde connaît, au moins de nom, l'Agence Havas, de Paris, qui fournit aux journaux, moyennant un prix d'abonnement assez élevé, des correspondances téléphoniques, télégraphiques et postales donnant des nouvelles de tous les pays et la traduction des journaux étrangers. — Voici quelques détails historiques sur ce vaste office de renseignements.

Charles Havas, né à Paris, en 1785, mort en 1858, était, sous le premier empire, à la tête d'une maison de commerce importante, et fit une grande fortune, grâce au blocus continental. Pendant le règne de Louis-Phi-

lippe, vers 1835, il fonda, avec l'aide de subventions ministérielles, l'agence de nouvelles politiques qui a pris depuis un développement si considérable.

Le premier soin de Havas fut de se rendre lui-même dans les principales villes de France, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, etc., et de s'assurer des correspondants chargés de lui transmettre les nouvelles de toutes les choses intéressantes qui se passaient dans leur région. On n'avait alors que le télégraphe aérien et quelques bateaux à vapeur sur les fleuves. Cependant, la concentration des nouvelles imaginée par M. Havas était une si heureuse innovation, elle se faisait avec une rapidité relative si satisfaisante, qu'il ne tarda pas à compter parmi ses abonnés les ambassadeurs, les consuls et les directeurs des principaux journaux de l'Europe.

Après la mort de Charles Havas, en 1858, son œuvre fut continuée et agrandie par son fils Auguste. En 1879, l'agence est entrée dans une nouvelle phase. Dirigée jusque-là par MM. Auguste Havas et E. Lebey, elle s'est constituée en société anonyme au capital de 8,500,000 fr., divisé en 17,000 actions de 500 fr. chacune, avec M. Lebey pour seul directeur. Depuis ce moment, elle a encore augmenté le nombre de son personnel et l'étendue de ses opérations.

L'exploitation de l'agence comprend deux parties bien distinctes : les annonces et les informations. Cette dernière partie est de beaucoup la plus intéressante, et elle a été peu à peu si fortement organisée que l'Agence Havas est aujourd'hui propriétaire ou associée de toutes les agences étrangères ; son réseau s'étend dans le monde entier.

Signalons parmi les innovations heureuses des dernières années une combinaison de l'agence qui permet à la presse de renseigner ses lecteurs plus rapidement et à moins de frais que par le passé. Elle expédie chaque soir, par les trains-postes, un cliché de six colonnes, comprenant toutes les nouvelles reçues jusqu'à six heures et demie, et le compte-rendu des Chambres françaises. La mise en pages de ce cliché pouvant se faire facilement et promptement, les journaux de province sont ainsi en mesure de reproduire, aussitôt après l'arrivée des trains, les informations de la veille.

L'art de devenir vieux.

On assure que l'homme est fait pour vivre cent ans au moins, si aucun accident, aucune épidémie ne vient l'atteindre.

dre. Si nous n'arrivons pas à cet âge, il faut l'attribuer à nos passions, à nos chagrins, au peu de souci que nous nous faisons de l'hygiène.

On ne manque jamais, lorsqu'on est jeune, de faire peu de cas de la durée de la vie. On consent volontiers à mourir à quarante ou cinquante ans : « Courte et bonne. » Et puis, quand on arrive à quarante, on voudrait bien aller jusqu'à soixante. A soixante, l'ambition de vivre n'a plus de limite.

« Si vous voulez arriver à l'âge de M. Chevreul, nous dit le *Gaulois*, il faut éviter les boissons glacées qui paralysent l'estomac, renoncer aux poêles pendant l'hiver, la cheminée ayant le précieux avantage d'établir un léger courant d'air et d'entraîner les miasmes des appartements.

Il faut autant que possible surmonter les chagrins, organiser sa vie, manger à des heures régulières, pratiquer une sage philosophie, au besoin s'imprégner d'un certain fatalisme à l'égard des événements désagréables qui peuvent nous arriver. Rien n'est profitable pour une longue vie comme le « c'était écrit » des musulmans.

Après cela, dormez huit heures, si vous le pouvez ; ne craignez même pas une petite sieste, si l'envie vous en prend. On a remarqué que, de deux chiens, dont l'un a chassé et l'autre a dormi après avoir mangé, celui qui a chassé n'a pas fait sa digestion, tandis que l'autre l'a faite. Et, pour le prouver, on a tué deux chiens dans ces conditions et l'on a examiné leur estomac. Charmante humanité !

Napoléon I^{er} ne dormait que quatre heures ; Pélissier en dormait deux, trois au plus. Il ne faudrait pas en conclure qu'on peut arriver à ce résultat sans danger, quand le corps réclame plus de repos. M. Thiers aussi dormait fort peu ; mais, quatre ou cinq fois par jour, il faisait un somme dans son fauteuil. Il dormait à volonté, dès qu'il avait un moment de répit. Il disait : « Vous me réveillerez dans vingt minutes, » et quand on le réveillait, il était frais et dispos, se remettant au travail avec toute sa lucidité.

Ce sont là des exceptions ; il y a des gens qui peuvent se passer de sommeil, comme Succi et autres peuvent se passer de manger pendant un certain temps.

Sur la question de la nourriture, les règles sont variables. Le plus souvent, nous mangeons trop. Quant aux liqueurs, il ne faut en prendre que médicalement en quelque sorte. Mais c'est une erreur de croire que l'eau pure est préférable au vin ou à la bière.

Enfin, travailler la nuit et dormir le jour n'est pas non plus une cause morbide. Bien des hommes sont arrivés à un âge avancé en suivant cette méthode,

à la condition toutefois de dormir suffisamment.

Résumons la question : Soignez votre estomac et vos poumons, non par la médecine, mais par l'hygiène ; vivez convenablement, ayez un peu de philosophie, et, comme le disait Gambetta, « soyez gai et de bonne composition ». Avec cela, faites ce que vous voudrez, et vous vivrez cent ans, si vous évitez les courants d'air et l'eau de Seine, si vous n'avez ni guerre, ni duel, ni peste, ni démêlés avec la justice, ni créanciers féroces, ni tuile, ni cheminée qui vous tombe sur la tête, ni belle-mère, ni femme quinquise.

Comme vous le voyez, c'est très facile. »

Le canon. — Chat et rats.

Le passage à Lausanne de la 1^{re} brigade d'artillerie, ainsi que la nouvelle de l'arrivée chez nous de M. Krupp, le célèbre directeur des usines métallurgiques d'Essen, faisaient, mardi, le sujet de toutes les conversations ; on ne parlait partout que de canons, de batteries, de chevaux, de caissons, de cuisines de campagne et de manœuvres.

A ce propos, écoutez ce que dit un homme compétent des canons cyclopiens de cent dix tonnes, comme en possèdent la marine anglaise et la marine italienne, et qui paraissent être, jusqu'à nouvel ordre, le *nec plus ultra* de la puissance industrielle de MM. Bange, Krupp, Armstrong et consorts.

Le prix de revient de chaque coup d'un canon de 110 tonnes n'est pas inférieur à *quatre mille cent soixante francs !*

Cette invraisemblable somme se décompose comme suit : D'abord 450 kilogrammes de poudre : soit 1,900 fr. Puis, sous forme de projectile, 900 kilogrammes de métal : soit 2,175 fr. Puis, enfin, la jupe de soie de la cartouche : soit 85 fr. Vous n'avez plus qu'à faire l'addition !

Ce n'est pas tout. Dans l'appréciation de la dépense, il ne faut pas faire entrer seulement le prix de la poudre brûlée et du métal vomi. Il faut aussi tenir compte de l'usure de l'engin, lequel, — notez ceci, — devient absolument, d'après les calculs les plus minutieux, impropre à tout service quand il a tiré 95 coups.

Or, comme la pièce de 110 tonnes revient environ à 412,000 fr., il y a lieu d'ajouter à la somme indiquée ci-dessus une nouvelle somme de 4,340 fr., représentative des frais d'usure. Ce qui porte le coût de chaque décharge à *huit mille cinq cents francs !*

Comme ils s'étonneront, nos arrière-neveux, à la pensée que leurs ancêtres ont pu payer si cher le plaisir d'entasser les cadavres et les ruines ! Comme ils riront à nos dépens !

Quand donc l'homme se décidera-t-il

à comprendre que les meilleurs canons sont ceux qu'on prend sur le zinc, et qui n'ont jamais tué que le ver, — vous savez, ce ver qui a la vie si dure !

Il faut dire cependant, — et nous sommes heureux de le constater, — qu'il est encore des gens dont la pensée et les préoccupations sont tout ailleurs qu'à la guerre et aux canons.

Ainsi, mardi dernier, un industriel ambulancier, installé devant l'Hôtel des Postes, exposait une nombreuse collection de rats blancs, en liberté et en compagnie d'un magnifique chat. Tous ces animaux, chat et rats, jouent ensemble, montent en carrousel, se font de mutuelles caresses, et vivent dans une paix et une familiarité charmantes.

Eh bien, jamais cet industriel n'a eu plus de succès et n'a fait meilleure recette que ce jour-là, pendant le passage de l'artillerie sur la place de Saint-François.

Plus de deux cents curieux, pressés autour du petit théâtre en plein vent, et absorbés par ce spectacle, ont complètement oublié le passage des batteries, à quelques pas de là, et n'ont vu autre chose, pendant ce temps, que chat et rats.

Après tout, cette scène ayant pour acteurs des ennemis naturels qui sont enfin arrivés à s'entendre et ne se mangent plus entr'eux, n'est-elle pas un exemple d'admirable sagesse et d'utiles enseignements ?... N'est-elle pas aussi intéressante à méditer que ces engins destructeurs et ruineux avec lesquels les hommes s'exercent à s'entre-tuer à grande vitesse ?...

Réfléchissez-y quelques instants !

Cambronne et la bouteille.

Le célèbre Cambronne, l'un des braves généraux de l'empire, commença sa carrière militaire par les grades les plus humbles. Il était caporal en 1795, et en garnison à Nantes.

Malgré sa jeunesse, — il avait à peine vingt ans, — il avait déjà contracté la déplorable habitude qui perd tant de jeunes gens, de boire et même de s'enivrer souvent.

Et comme le jeune homme avait du sang dans les veines, il ne faisait pas bon le contrarier quand les vapeurs du vin excitaient son ardeur.

Un jour, étant ivre, il s'oublia jusqu'à frapper un officier qui lui donnait un ordre. Il passa devant le conseil de guerre et fut condamné à mort, comme de règle en pareil cas.

Le colonel de son régiment avait su cependant apprécier l'énergie, la bravoure et l'intelligence du jeune condamné. Il va trouver un représentant du peuple, commissaire du gouvernement, alors à Nantes, et lui demanda la grâce de Cambronne.

— Impossible, répond le commissaire. Il faut un exemple ; sans cela la discipline est perdue dans l'armée. Le caporal Cambronne mourra.